

Les Mafieuses

Pascale Dietrich

Les Mafieuses



© Éditions Liana Levi, 2019

© À vue d'œil, 2019, pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0349-9

ISSN : 2555-2848

À vue d'œil

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

www.avuedoeil.fr

www.facebook.com/editionsavuedoeil

*À ma grand-mère,
ma mère et ma sœur.*

1

La sonnerie du téléphone l'arracha brutalement à ses rêves. Les trois bips résonnaient dans le silence, marquaient une pause, puis reprenaient. Michèle resta quelques secondes immobile, une joue enfoncée dans l'oreiller. Le reflet clair du miroir se détachait dans l'obscurité et, sur la table de nuit, les chiffres lumineux du réveil indiquaient six heures cinquante-trois. Elle tâta la place vide à côté d'elle et son estomac se noua. Qui pouvait appeler si tôt, en dehors des médecins ? Saisie d'un mauvais pressentiment, elle se leva, tremblante dans sa chemise de nuit. Elle avait un furieux mal de crâne à cause du vin de la veille. Lorsqu'elle aperçut le

téléphone sur la commode au bout du couloir, elle eut tout à coup la certitude que la personne à l'autre bout du fil allait lui annoncer la mort de son mari. Elle s'avança vers le combiné et, retenant son souffle, le porta à son oreille.

— Allô ?

— Madame Acampora, ici le docteur Samuel. J'espère que je ne vous réveille pas.

— Non, mentit-elle.

— J'ai pensé que vous voudriez être tenue au courant sans tarder. Votre mari est tombé dans le coma.

Le cœur de Michèle se serra dans sa poitrine. Pas mort, mais presque.

— Vu sa maladie, c'est ce qui pouvait lui arriver de mieux, enchaîna le médecin. Il partira sans souffrir.

Pour qui se prenait-il pour juger de ce qui était bien ou mal pour Leone ? Ses

doigts se crispèrent autour du plastique chaud. Elle avait la sensation étrange que ses jambes se réduisaient à deux bâtons osseux aussi secs que des pattes de flamant rose.

— Je peux le voir ? murmura-t-elle.

— Bien entendu. Il a été placé en soins intensifs.

Michèle raccrocha, puis, tel un automate, s'avança vers la cuisine et se laissa tomber sur la première chaise venue. Dehors, le jour commençait à se lever, perçant une lueur rosâtre derrière les Alpes. On entendait au loin le discret roulis d'un train de marchandises qui passait sur la voie ferrée, le premier de la journée.

Elle vida dans un verre le fond de vin qui restait dans la bouteille. Depuis l'hospitalisation de Leone, elle s'était mise à boire, se promettant d'arrêter s'il

revenait à la maison. À présent, il allait plutôt falloir doubler la dose, ou passer à quelque chose de plus corsé, cognac ou grappa. La grappa, ils en buvaient autrefois dans les restaurants italiens où ils dînaient le vendredi soir sur des nappes à carreaux rouges et blancs. Après les pâtes aux cèpes ou les cannellonis, ça la rendait gaie. Aujourd'hui, ça l'assommait : l'alcool est une substance formidable qui sait s'adapter à toutes les circonstances.

Elle gagna le séjour et s'affala dans un fauteuil, son verre à la main. Avisant une vieille photo de Leone, elle se remémora leur rencontre, quarante-cinq ans auparavant. C'était dans un monde complètement différent, sans téléphones portables, avec seulement deux chaînes de télévision et des yaourts dans des pots en verre. Difficile à imaginer aujourd'hui. Ce jour-là, il y avait un

barbecue chez Madeleine et Lucien Feragi, et elle l'avait aperçu au fond du jardin, debout sous le soleil en train de retourner des brochettes sur une grille fumante. Il portait un polo bordeaux, un pantalon à pinces et une chaînette en argent autour du cou. Ses cheveux noirs plaqués en arrière brillaient tel du vernis et il tenait une cigarette pincée entre ses lèvres. Il lui avait plu instantanément. Elle s'était glissée à quelques pas de lui puis l'avait observé manier sa fourchette comme s'il faisait la démonstration d'un savoir-faire exceptionnel. De temps à autre, il trempait les lèvres dans son anisette d'un air taciturne.

Elle ne savait pas encore qui il était : si elle l'avait su, peut-être se serait-elle prudemment détournée pour bavarder avec les femmes sur la terrasse et son existence aurait pris un tout autre cours.

Elle aurait épousé un comptable ou un ingénieur avec qui elle serait partie en vacances après quelques honnêtes semaines de travail. Ski en hiver, Côte d'Azur en été. Mais le fait est qu'elle n'avait jamais entendu parler de Leone Acampora, et elle était sans doute bien la seule à des kilomètres à la ronde.

Au départ, Leone avait fait mine de ne pas la remarquer, puis son regard métallique s'était posé sur elle. « Saignantes ou à point ? » avait-il demandé. Malicieuse, elle avait réajusté la bretelle de sa robe et répondu : « À point. Moi, c'est Michèle. » Même si elle n'était encore qu'une gamine, elle avait de la suite dans les idées. Sa détermination avait plu à Leone, tout comme ses yeux vert bouteille, son nez retroussé et ses jambes aussi longues qu'une piste d'atterrissage. Ces dons de la nature

avaient toujours constitué ses principaux atouts.

Michèle vida son verre en soupirant puis se leva et erra dans la maison d'un air hagard. Elle avait besoin de se mouvoir dans cet univers familier. Elle scrutait les objets appartenant à Leone : ses livres sur la montagne, la boîte à cigares, *L'Équipe* posé sur la table, les peintures réalistes accrochées au mur, la collection de vinyles... Quand il était là, il y avait toujours un air de musique qui flottait dans le salon. Il faudrait qu'elle se débrouille pour lui faire écouter ses morceaux préférés à l'hôpital. Dany Brillant, murmura-t-elle. Il avait sûrement envie d'écouter *C'est l'amour qui rend heureux*.

Elle regagna la chambre et enfila un chemisier en étudiant le tapis aux motifs du club de foot de Grenoble dont Leone

était le propriétaire. Dans ses rêves les plus fous, il imaginait Pedro Malaroda en entraîneur. Il avait eu l'honneur de le rencontrer du temps où la star coachait l'équipe de Naples et l'avait revu à plusieurs soirées à Milan, avant sa maladie. La dernière fois, Malaroda avait sniffé quelques lignes de coke offertes par la maison, puis, remonté tel un ressort, avait assommé un serveur à coups de plateau. C'était un homme de caractère. Leone espérait l'attirer en Isère en lui offrant certains avantages en nature en plus de son salaire. À présent, l'Argentin ne viendrait jamais fouler la pelouse du stade alpin. Dommage. Michèle lui aurait bien fait découvrir les spécialités locales. Il aurait certainement apprécié les parties de luge dans la poudreuse, la raclette et le saint-marcellin.

À l'hôpital, Leone était couché sous les draps, les traits lisses, ses lèvres charnues fermées. Les machines auxquelles il était relié émettaient des sons réguliers qui rythmaient les secondes et Michèle supposa qu'il s'agissait du tempo de son cœur. Elle s'avança, flageolante. Son cerveau fonctionnait au ralenti.

— Leone... articula-t-elle.

D'un coup, elle eut l'impression de sortir d'elle-même et de se voir dans la chambre blanche, comme au cinéma : elle, les épaules voûtées, serrant son sac à main contre son estomac, et lui, allongé sur le matelas, seulement relié au monde par ces machines compliquées. Ses doigts s'approchèrent du visage de son mari et elle tressaillit en percevant son souffle.

— Leone, c'est moi, murmura-t-elle.

Seule la musique lugubre du moniteur lui répondit. L'infirmière lui avait expliqué qu'il fallait parler aux gens dans le coma car ils pouvaient ressentir des choses, mais elle n'avait pas l'habitude de monologuer.

— Les médecins m'ont dit que tu n'en avais plus pour longtemps, poursuivit-elle. Mais je n'ai pas confiance en eux. J'ai l'impression qu'ils ne savent pas grand-chose...

Le timbre de sa voix résonnait dans la pièce. Leone pouvait-il voir des choses ? Y avait-il des couleurs, des formes, des montagnes ou de la neige derrière ses paupières ?

— Déjà que t'étais pas loquace avant... soupira-t-elle en sortant de son sac à main une flasque d'Amaretto.

Elle dévissa le bouchon et avala une lampée au goulot. Pourvu qu'il ne devine pas qu'elle se saoulait à son chevet.